

MORT OU VIF; LA QUESTION DE L'ANALYSE LAÏQUE

Monique BESSE

1925 - Freud écrit une notice biographique sur Joseph Breuer qui vient de mourir à l'âge de quatre-vingt quatre ans.

1925 - Publication en allemand des **Einige Nachträge zu Ganzen der Traumdeutung** : récemment traduits sous le titre de : **Quelques additifs l'ensemble de l'interprétation des rêves.**

Ces notes ne furent jamais intégrées à l'**Interprétation des rêves** contrairement ce que souhaitait Freud.

On lit dans la Standard Édition : "La quasi-acceptation par Freud de l'authenticité de la télépathie dans le dernier de ces essais, avait provoqué de vigoureuses protestations de la part d'Ernest Jones qui assurait que cela nuirait la cause de la psychanalyse dans les cercles scientifiques, en Angleterre particulièrement".

1926 - **La question de l'analyse laïque (1).**

Texte écrit en quelques semaines l'occasion d'une action judiciaire entamée contre Théodore Reik pour exercice illégal de la médecine.

Ce texte pose deux questions essentielles.

L'une est de nature épistémologique : la médecine comme éventuel corpus scientifique est-elle ou non le référent dominant de la théorie psychanalytique ? Et plus généralement, quels sont les rapports de la psychanalyse avec la science, les sciences ?

La deuxième est d'ordre déontologique ou professionnel : qui peut exercer la psychanalyse? C'est cette question qui sera le centre du débat du Congrès de l' A.P.I. Innsbruck en 1927.

S'y opposaient les tenants d'une pratique réservée aux seuls médecins (les américains principalement) ceux qui défendaient le point de vue des non-médecins (Freud - les Hongrois - Alexander).

On peut résumer schématiquement le point de vue des "médicalistes" :

-La psychanalyse est une thérapeutique qui peut guérir certaines maladies nerveuses,

- "Le traitement des malades étant le domaine réservé de la médecine" comme dit Schilder, la pratique de la psychanalyse doit être confiée aux seuls médecins qui se trouvent être d'ailleurs les représentants d'une approche scientifique et d'une éthique professionnelle impeccable.

Le médecin et le curé mis dans le même sac par le titre de Freud ont en effet cette propriété extraordinaire de pouvoir représenter quelque chose qui les transcende et fonde leur pouvoir curatif. Avec la disparition de l'Ancien Régime et la montée du capitalisme, la religion perd sa place au profit de la science qui viendra la relayer auprès de l'État comme moyen de contrôle des modes de vie et de pensée. Bien plus que le savant figure toujours mystérieuse et ridicule, le médecin est le représentant de la Science. Comme le curé, il est sur le terrain, confidant des familles, des femmes en particulier en lesquelles il trouvera d'infatigables auxiliaires son projet hygiéniste.

Comme le souligne Jones dans son rapport, il semble que le monopole médical soit moins bien assuré aux États-Unis que dans les pays européens : "Le respect des traditions dans le domaine du savoir est loin d'être aussi répandu en Amérique qu'en Europe. Il est difficile aux européens de réaliser la quantité et la variété incroyable de pseudo-scientifiques, de charlatans, en Amérique et la curieuse estime dont ils jouissent. Nos collègues américains sentent que leur seul espoir est d'unir la psychanalyse (en tant que champ spécifique) une profession déjà établie : la médecine" (2).

S'il faut garantir un monopole aux médecins c'est donc qu'ils ne l'ont pas. Encore moins aux États-Unis qu'ailleurs. Ça soigne et ça guérit tous azimuts. Et comment distinguer un psychanalyste de ses confrères guérisseurs, sorciers et autres chiromanciennes ? Progressivement le psychanalyste renonce aux instruments, à la blouse blanche, à l'établissement de cure. "Ils parlent, ils parlent ensemble" dit Freud à son interlocuteur. En voilà une spécialisation! En fin de compte aux yeux du public, seule l'origine de l'analyste témoigne de sa qualification scientifique : Docteur Untel. Quel est d'ailleurs le psychanalyste médecin qui renonce à faire figurer ce label sur sa plaque ou sa carte de visite ? Ce sont des arguments de reconnaissance sociale que Jones mettra en avant : ce n'est que d'être une spécialité de la médecine que la psychanalyse pourra être reconnue à la fois par le public et par la communauté scientifique. Rien n'empêchera d'ailleurs que des non-médecins puissent être autorisés, à titre exceptionnel, à exercer leur activité, sous la tutelle de l'Association qui les couvrira.

C'est ça la position dite médiane de Jones!

Examinons de plus près les positions de Freud quant à ces deux questions.

Freud revendique pour la psychanalyse le statut de science et mime de science de la nature. En tant qu'elle est expérimentale, fondée sur l'observation des faits. "J'ai toujours éprouvé comme une injustice grossière le fait qu'on ne voulut pas traiter la psychanalyse à l'instar de n'importe quelle autre science de la nature" (3).

La psychanalyse s'oppose à la démarche philosophique essentiellement spéculative. Non que la psychanalyse refuse la spéculation, mais celle-ci doit être tenue pour une construction temporaire. Il existe donc "une superstructure spéculative de la psychanalyse, dont chaque pièce peut être sacrifiée ou change sans dommage ni regret, dès l'instant où une insuffisance est avérée. Il reste suffisamment de choses à rapporter qui sont plus proches de

l'observation" (4).

Ces choses, ce sont comme le dit Freud dans la conclusion du Cas Dora "les idées, représentations et émotions inconscientes". Dans ce même passage, Freud indique que le fondement organique des névroses n'est pas négligé par la théorie psychanalytique mais qu'il est actuellement insaisissable. La jonction de la théorie analytique avec le biologique est affirmée comme souhaitable, voire inéluctable mais renvoyée au futur, étant donné les limites actuelles des connaissances biologiques. Quant au psychiatre contemporain de Freud, il n'a selon lui, que l'hypothèse de la dégénérescence, hypothèse improuvable et surtout inutile.

A cette hypothèse, ainsi qu'à la vaine recherche (toujours post-mortem) des lésions cérébrales, Freud va substituer celle du traumatisme comme avènement réel puis fantasme et déplacer ainsi l'accent de la prédisposition constitutionnelle aux événements de la vie psychique.

L'hérédité et l'anatomique ne sont pas nias, ils sont tout simplement indifférents à Freud puisque inaccessibles à son investigation. Du coup, voilà la psychiatrie et la neurologie renvoyées du côté de la spéculation philosophique. C'est cette rupture que la référence à la Science de la nature, comme science des faits observables, permet d'opérer.

Le premier patient de Freud, son premier cas, comme il apparaît dans de nombreux passages des lettres à Fliess, c'est lui-même. Le premier objet soumis à l'observation et à l'analyse, c'est le rêve, les siens qui constituent la matière première de la Traumdeutung, instaurant Freud comme l'éternel patient. Dans le rêve dit de la préparation anatomique, Freud se voit astreint par le professeur Brucke à la dissection de la partie inférieure de son propre corps : "la préparation" dit-il "symbolise l'analyse intérieure que j'accomplis en un sens par la publication du livre sur le rêve" (5).

De cette dissection, qui taille dans le vif du sujet, il ressort sans horreur, un peu "fatigué" mais capable d'entreprendre un long périple, inspira, nous dit-il, de l'aventure de l'héroïne d'un roman fantastique. Au bout du chemin, une maison de bois, un cercueil, interprète-t-il. Pour en sortir il faut passer sur le corps de deux enfants. Son commentaire : "peut-être les enfants obtiendront ce qui a été refusé au pire. Encore une allusion cet étrange roman où l'identité d'un personnage se maintient à travers une suite de génération de 2000 ans!..."

De la médecine, celle qui dissèque les morts et opère les vivants, Freud conservera métaphoriquement l'instrument :

le bistouri. Ainsi à la dernière page de l'**Introduction à la psychanalyse** : "le transfert constitue plus particulièrement un moyen dangereux entre les mains d'un médecin non consciencieux. Mais connaissez-vous un moyen ou procédé thérapeutique qui soit l'abri d'un abus ? Pour être un moyen de guérison, un bistouri doit couper" (6).

Dans le texte de 1926, le bistouri passe, sous la forme plus bouchère du couteau, des mains de l'analyste celles du charlatan chirurgien. C'est cette passation qui préoccupe Monique Schneider (nom qui en allemand veut dire tailleur, du verbe couper) dans son

commentaire de la laïen Analyse. "Une fois privée de la caution médicale la psychanalyse peut-elle encore être douée d'une efficacité chirurgicale ?" (7).

Mais justement l'efficacité thérapeutique n'est pas le premier souci de Freud.

"De mes premières années je n'ai pas connaissance du moindre besoin d'aider des hommes qui souffrent, ma disposition sadique n'était pas très grande" dit-il dans la Post-Face de **La question de l'analyse laïque**. Son premier souci, nous l'avons vu, est d'être le créateur d'une science qui permettrait comme il le dit propos de Darwin "une extraordinaire avancée dans la compréhension du monde".

C'est bien avant le texte de 1926 que Freud revendique le primat de la recherche psychanalytique sur la thérapeutique. D'être réduite au thérapeutique la psychanalyse risquerait justement de s'aliéner la médecine comme simple auxiliaire ("la bonne de la psychiatrie"). En témoigne par exemple un passage de l'**Introduction à la psychanalyse** où il est question des idées fixes. La psychanalyse en connaît le mécanisme mais n'a pas de prise sur ces symptômes : "Doit-on en conclure que l'analyse de cas de ce genre soit abandonner, parce que stérile ? Je ne le pense pas. Nous avons le droit et même le devoir de poursuivre nos recherches, sans nous préoccuper de leur utilité immédiate. A la fin, nous ne savons ni où ni quand le peu de savoir que nous aurons acquis se trouvera transformé en pouvoir thérapeutique. Alors mime qu'à l'égard des autres affections nerveuses et psychiques la psychanalyse se serait montrée aussi impuissante qu'à l'égard des idées fixes, elle n'en resterait pas moins parfaitement justifiée comme moyen irremplaçable de recherche scientifique" (8).

Bien sûr cette position extrême connaît une limite : "les hommes sur lesquels nous voulons apprendre, les hommes qui vivent qui sont doués de volonté propre, et ont besoin de motifs personnels pour nous aider, nous refuseraient leur collaboration." (8) Ces deux thèmes se retrouvent l'identique dans le texte de 1926 : "l'analyse n'a pas d'autre matériel que les processus psychiques de l'homme normal et si l'on retire ce matériel celui qui veut apprendre et pratiquer l'analyse, on lui a supprimé une bonne moitié de ses possibilités de formation" (9).

En 1928, Freud écrit Istvan Hollos, psychiatre et psychanalyste hongrois (qui s'était rangés ses côtés lors du débat de 1927). Il lui avoue ne pas aimer les malades mentaux "ils me mettent en colère, je m'irrite de les sentir si loin de moi et de tout ce qui est humain. Une intolérance surprenante, qui fait de moi plutôt un mauvais psychiatre". Et de poursuivre "Avec le temps, je cesse de me trouver un sujet intéressant analyser... Ne suis-je pas en train de me conduire comme les médecins d'autrefois l'égard des hystériques ? Mon attitude serait-elle la conséquence d'une prise de position de plus en plus nette dans le sens de la primauté de l'intellect, l'expression de mon hostilité l'égard du ça ? Ou alors quoi ?" (10).

La réponse de Freud la deuxième question : "qui peut exercer la psychanalyse ?" découle de ce qui précède. Si le psychanalyste n'est un thérapeute que de surcroît, par effet de ricochet de sa quête de vérité, nul besoin de le ranger sous la bannière médicale.

Freud se livre à une critique sévère de la formation médicale, en totale opposition avec le concert de ses adversaires qui se gargarisent de son sérieux scientifique (mais en fait leur argument le plus frappant c'est qu'après tout les études médicales opèrent une première sélection, l'usure, sur les candidats).

Dans la première leçon de **L'Introduction à la psychanalyse**, s'adressant à des étudiants en médecine, il fait le point des difficultés que présente pour eux l'approche de la psychanalyse : "Dans l'enseignement de la médecine vous êtes habitués à voir. Vous voyez la préparation anatomique, le précipité qui se forme à la suite d'une réaction chimique... Dans les spécialités chirurgicales vous assistez aux interventions... et jusque dans la psychiatrie, la démonstration du malade, vous apporte une foule d'observations qui vous laissent une impression profonde et durable. C'est ainsi que le professeur en médecine remplit le rôle d'un guide et d'un interprète qui vous accompagne comme à travers un musée, pendant que vous vous mettez en relations directes avec les objets et que vous croyez avoir acquis, par une perception personnelle, la conviction de l'existence de nouveaux faits" (11).

Or la psychanalyse est avant tout un "échange de paroles entre l'analysé et le médecin"; mais poursuit Freud "la conversation qui constitue le traitement psychanalytique ne supporte pas d'auditeurs ; elle ne se prête pas à la démonstration". Une seule voie s'offre à qui veut apprendre la psychanalyse et s'assurer de la vérité de ses affirmations "on apprend d'abord la psychanalyse sur son propre corps" (voilà qui nous renvoie au rêve de la préparation anatomique). Il faut donc accepter une révolution, à quoi rien ne prépare l'étudiant en médecine habitué à être du bon côté, celui du maître qui le précède dans sa visite au musée des horreurs. Révolution qui consiste à se mettre justement du côté de l'horreur, en position d'objet pour soi-même (auto-observation) et pour l'autre dans la cure.

"Sacrifice pénible" auquel Freud exhorte les médecins dans son texte de 1911, **Conseils aux médecins sur le traitement analytique** (12). (Notons que ce n'est qu'au congrès de 1925 que faire une analyse devient le passage obligé de la formation analytique). Les médecins en effet présentent une fâcheuse tendance à s'autoriser à pratiquer l'analyse sous prétexte qu'ils auraient déjà fait leurs preuves au travers de leurs études censées les qualifier une fois pour toutes comme thérapeutes : qui peut le plus peut le moins. Freud ne l'entend pas de cette oreille. Le médecin incarne la figure même du charlatan : "moins ils s'y entendent plus ils se font entreprenants" (13). Les médecins partagent avec le public l'ignorance et le mépris de la vie psychique : "jamais votre intérêt n'a été orienté vers la vie psychique... Vous êtes restés étrangers à la manière de penser psychologique... Vous avez pris l'habitude de considérer celle-ci avec méfiance, de lui refuser tout caractère scientifique et de l'abandonner aux profanes, poètes, philosophes de la nature et mystiques" (14).

Mépris pour le psychologique qui s'accompagne d'un égal mépris pour le malade, sa maladie et la guérison. Personne n'ayant d'espoir, il n'est pas demandé de comptes aux "médecins des nerfs". En la matière "finalement le vrai remède, c'est la mort" (15).

Le médecin qui s'improvise psychanalyste se met en quelque sorte au service de la mort soutenu de sa paresse et de son ignorance. Quant la psychanalyse sauvage laquelle Freud consacre un article en 1910 (16) , c'est là aussi un médecin qui fait les frais de la démonstration : ignorant, simplificateur, anti-scientifique, dangereux, le médecin ne trouve rien de mieux que de conseiller la dame mûre qui le consulte pour des crises d'anxiété, trois solutions au choix : retourner chez son mari dont elle vient de divorcer, prendre un amant, se satisfaire elle-même. Le tout au nom de Freud. Vers qui la dame se retourne.

Freud contre le médecin scientifique et charlatan, plus profane que le laïque, prend le parti des poètes, des mystiques, du savoir populaire, soit de tout un savoir insu fait d'intuition, de clairvoyance et de révélation.

D'avoir placé son œuvre sous le signe de la révélation: "c'est dans cette maison que le 24 juillet 95 le mystère du rêve fut révélé au Dr Sigmund Freud" (17), d'avoir ainsi rompu les amarres d'avec le continent de la science officielle et de l'establishment médical, d'avoir pris position pour l'analyse laïque, ce qualificatif signifiant clairement sans héritage (en opposition au clerc qui lui hérite) (18), Freud nous laisse aux prises avec la question de nos origines.

A chaque fois que celle-ci lui était posée, Freud ne manquait jamais de parler de Breuer. Je vous épargnerai la liste des citations possibles pour en isoler une qui se trouve justement dans **La question de l'Analyse laïque** : "Déjà le premier médecin qui tenta une analyse - ce n'était pas moi - s'est heurté ce phénomène... et en a été désemparé" (19).

Ce phénomène c'est l'amour de transfert, dans ce cas particulièrement efficace puisqu'il fait dire Bertha qu'elle est engrossée de Joseph Breuer. Il prend la fuite avec son épouse qui quelques mois plus tard donnera naissance un enfant. Quant l'enfant imaginaire de Bertha, on peut considérer que c'est Freud qui en accoucha au travers de son **Interprétation des rêves**, son "enfant de rêve" comme il le nomme. S'il n'a pas été le premier, Freud a cependant été le véritable et en tout cas le plus durable, au titre sans doute de ce qu'il nous explique dans le Tabou de la Virginité (20), à savoir que "les seconds mariages sont souvent meilleurs que les premiers" du fait que l'hostilité de la femme vis vis de l'homme qui les déflore - faisant ainsi irruption au sanctuaire du père - à eu le temps d'émousser ses "croc venimeux".

Cependant, contrairement au vœu de Freud, si Irma résiste à lui ouvrir sa bouche, ce n'est pas qu'elle est édentée. Ce qu'elle lui révèle, comme nous le dit Lacan dans son commentaire du rêve de l'injection faite à Irma, c'est "quelque chose d'à proprement parler innommable..., l'objet primitif par excellence, l'abîme de l'organe féminin d'où sort toute vie..., et aussi bien l'image de la mort où tout vient se terminer"(21). De cet engendrement monstrueux et confus de la psychanalyse, nous sommes toujours induits à tenter de remonter la chaîne des générations pour savoir d'où il faut la faire partir sans doute parce que nous nous demandons où elle s'arrête.

C'est en ce sens que la question de la sélection des analystes nous renvoie aux fondements théoriques et généalogiques de la psychanalyse. A chacun d'en faire la traversée, comme le dit Freud, sur son propre corps (entendre dans tous les sens du terme). Comment on en ressort, mort ou vif, et prêt générer quoi ? question de passe, me semble-t-il.

Les questions que pose Freud dans son texte de 1926 sont toujours d'actualité. S'il pouvait alors affirmer (pour rassurer) que quatre sur cinq de ceux qu'il reconnaissait comme ses élèves (c'est-à-dire comme psychanalystes!) étaient des médecins, qu'en est-il aujourd'hui de cette prédominance et des effets pervers qu'elle peut avoir ?

L'opposition freudienne de la figure du médecin notable et charlatan à celle d'un psychanalyste guérillero d'une éthique professionnelle et scientifique tient-elle toujours alors même que certains psychanalystes sont devenus des notables régnant (en payant quel tribut?) dans des structures hospitalières et universitaires ? Quelle nouvelle "Question" faudrait-il

écrire pour perpétuer l'exigence freudienne ?

- (01) S. Freud : **La question de l'analyse profane** (1926), Gallimard, 1985.
- (02) S. Freud : Extrait du dossier de 1927 in **Espaces**, n° 11-12.
- (03) S. Freud : **Sigmund Freud présenté par lui-même** (1925), Gallimard, 1984, p. 98.
- (04) Id. p. 55.
- (05) S. Freud : **L'interprétation des rêves**, P.U.F. 1967, p.407.
- (06) S. Freud : **Introduction la psychanalyse** (1916), Petite bibliothèque Payot, 1962, pp. 440-441.
- (07) M. Schneider : "Psychanalyse blanche" in **Espaces**, n°11-12.
- (08) S. Freud : Introduction la psychanalyse, op.cit.p. 237.
- (09) S. Freud : **La question de l'analyse profane**, op-cit. p. 147.
- (10) **Ornicar**, Printemps 1985, n° 32, p. 24.
- (11) S. Freud : **Introduction la psychanalyse**, op. cit. pp. 6-7.
- (12) S. Freud : "Conseils aux médecins sur le traitement analytique" in **la technique psychanalytique**, P.U.F., 1970, p. 67.
- (13) S. Freud : **La question de l'analyse profane**, op-cit. p. 109.
- (14) S. Freud : **Introduction la psychanalyse**, op. cit. p. 10.
- (15) S. Freud : **La question de l'analyse profane**, op-cit. p. 110.
- (16) S. Freud : A propos de la psychanalyse dite "sauvage" in **la technique psychanalytique**, op.cit. pp 36-42.
- (17) S. Freud : **La naissance de la psychanalyse**, P.U.F., 1956, p. 286.
- (18) On peut lire dans le Dictionnaire Étymologique de la langue française de Block et Von Wartburg que laïque a comme origine le grec ecclésiastique laïkos, proprement "du peuple" (laos) opposé Klerikos, dérivé de Klêros proprement "lot reçu par le sort ou en héritage".
- (19) S. Freud : **La question de l'analyse profane**, op-cit. p. 97.
- (20) S. Freud : "Le tabou de la virginité, contribution la psychologie de la vie amoureuse III", (1918) in **La vie sexuelle**, P.U.F., 1969, p. 80.
- (21) J. Lacan : **Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique**, 1954-1955, Le Seuil, 1978, p. 196.